

CÉDRIC CABANE

VOGUE
ENSEMBLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531805

Dépôt légal : juillet 2026

Chapitre 1 : Léo

Alors que le soleil commençait doucement à réchauffer l'air, le bruit des vagues nous berçait tendrement, comme si plus rien n'avait d'importance. Un pouvoir de bien-être si spécial dont seule la mer détient le secret. Et le jacuzzi aussi. Et puis le chocolat. Bref. Nous sommes là, assis sur de grosses couvertures, boucliers parfaits contre l'inconfort des galets. L'air a cette odeur particulière des débuts de journée au bord de mer. Mais quelque chose se nouait en moi depuis des heures.

Autour de nous, la ville se réveille peu à peu. D'abord les lampadaires qui s'éteignent à l'unisson, puis les moteurs qui ronronnent, entrecoupés par les bruits montants de quelques passants. Si ce moment ressemblait à beaucoup d'autres déjà vécus, il avait cependant aujourd'hui une saveur bien particulière, car l'expérience que nous avions partagée quelques mois plus tôt nous avait tous changés. Chacun de nous avait fui son passé, en quête de sa nouvelle identité. Pour certains, elle était encore incertaine tandis que pour moi, la fuite avait enfin pris fin.

Oui, Léo, tu es heureux, pensais-je. On passe tous notre vie à chercher ces instants où tout semble enfin à sa place. Des moments simples qui, sans qu'on sache vraiment pourquoi, finissent par ressembler au bonheur. Eh bien moi, mon bonheur, il est là. Je suis là où je dois être. Pour la première fois de ma vie, à quarante-sept ans, je suis en paix, entouré de celles et ceux que j'ai appris à aimer. Et ce sont les visages de ces quelques personnes autour de moi fixant le lever du soleil qui clôturent mon histoire. Je me laisse emporter par mes pensées en les observant. Qu'ils sont beaux... Enfin, d'habitude, ils ont meilleure mine. Le réveil n'est décidément flatteur pour personne. Si je pouvais, je leur lancerais un seau d'eau de mer à la figure pour égayer ces pommettes stoïques

et leur donner un semblant d'expression. Mais qu'importe, ils sont là, et c'est tout ce qui compte.

Il doit être à peine sept heures, le soleil est désormais bien levé et autour de nous, l'agitation s'accélère à un rythme régulier. À droite de notre demi-cercle tourné vers l'est, la mer et son aéroport connu pour son panorama d'atterrissage spectaculaire. J'ai toujours su que Nice était une ville incroyable. Soudain, un bruit sourd mais familier prend le dessus sur tous les autres. Sans un mot, je les vois tourner lentement la tête. Il est là, à quelques centaines de mètres, piquant fièrement le nez vers les nuages. Un A320 peut-être, je ne sais pas trop. À vrai dire, je n'y connais rien, mais c'est le seul numéro que j'entends dès que quelqu'un parle d'un Airbus. Ils observent religieusement l'engin avec un sourire apaisé. Si j'avais pu, j'aurais certainement eu la même réaction.

Pourtant, l'angoisse qui montait en moi contrastait nettement avec ce bonheur que je touchais enfin du doigt. Je repensais à ce soir fatidique quelques semaines plus tôt où tout avait basculé. Depuis cette nuit-là, plus rien n'avait vraiment le même goût. Le poids de mes secrets, longtemps enfouis, pesait plus lourd que jamais. Je savais que j'allais faire du mal, et je m'en voulais déjà. Mais aujourd'hui, je ne pouvais plus fuir.

Derrière chaque bruit, chaque odeur, chaque mot, chaque objet, se cache un souvenir, une histoire qui attend d'être racontée. Et à cet instant, je sens que le moment est enfin venu de vous raconter la nôtre.

PREMIÈRE PARTIE

Les échappés

« Certaines personnes montent dans un avion pour découvrir le monde. D'autres pour le fuir. »

Chapitre 2 : Dom

— Pardon, *sorry, scuse me*, pardon ! s'époumonait Dom alors qu'il tentait de se frayer un chemin parmi les voyageurs.

Visiblement et à son grand désespoir, les codes parisiens n'étaient pas universels. Sur le tapis roulant de l'aéroport, il marchait, courait, volait en serrant le plus à gauche possible.

— Mettez-vous à droite bon sang ! s'écriait le jeune homme entre deux respirations saccadées.

De nature si calme, il était rare de le voir perdre ainsi son sang-froid. Mais la journée avait été une succession de ratés et alors que l'après-midi commençait à peine, il sentait la tension s'accumuler, comme un vase prêt à déborder. Une première panne de réveil, il s'était rempli. Un embouteillage monstrueux sur la voie rapide menant à l'aéroport, on dépassait la moitié. Un premier vol retardé de 45 minutes, et voilà que son vase était à ras bord.

Dom referma les pans de son manteau en courant, déterminé à ne pas manquer sa correspondance. Ce voyage aux Philippines, il en rêvait. Et ce n'étaient pas quelques embûches qui allaient poser leur veto à ce projet. D'une taille plutôt ordinaire, dira-t-on, pour un jeune homme de 24 ans en pleine santé, Dom arborait un visage doux et un sourire contagieux. Ce camarade qui nous demande pour la neuvième fois une gomme en cours de mathématiques et à qui on ne peut s'empêcher de dire non, bien que l'on sache pertinemment qu'on ne la reverra plus, c'était lui. Dom. Ses boucles blondes volaient à mesure qu'il progressait dans ce dédale istanbuliote. Il portait un bas de jogging gris, très bien ajusté d'ailleurs, un haut blanc uni sous son manteau fermé à la hâte, et une chaîne argentée qui tombait jusqu'au creux de ses pectoraux gonflés. Comment croire qu'un équipage puisse partir sans même attendre un apollon pareil ? Eh bien, il suffisait de poser la question à la porte E32. Visiblement, ça n'avait pas été un problème majeur.

— Bonjour, *hello*. Mon avion a eu du retard, j'ai couru à travers l'aéroport, je suis dans ce vol. TK84. *My flight*, parvint finalement à articuler le jeune homme à l'hôtesse qui se dressait devant lui, visiblement déconcertée par la situation.

— *I am sorry Sir, but the gate is close now. All the passengers are already in the plane*, fit-elle dans un anglais compréhensible.

Pouvait-il rêver ? Oui, c'était ça. Il était encore dans son lit, emmitouflé sous sa couette et bordé par ses six oreillers, 12 rue des Lilas, à Nice. Il était tellement excité par son voyage à venir qu'il en avait fait un rêve. Ou plutôt un cauchemar. Une petite tape sur la joue pour se réveiller. Rien. Une claque un peu plus vive. Rien. Il était toujours là, face au comptoir et à cette dame lui montrant du doigt l'écran situé au-dessus de sa tête qui affichait en rouge, comme pour le blâmer davantage, « *boarding closed* ». Devait-il opter pour la torgnole ? Là c'est sûr, si c'était un rêve, il le saurait. Heureusement, il reprit ses esprits à temps pour éviter une automaltraitance malaisante. Tout ça pour rien. Tout ce qu'il avait rêvé de découvrir, tout ce qu'il avait planifié, était prêt à s'effondrer. Il se retrouvait ici, seul, devant un écran qui annonçait son échec. Il craignait tellement de devoir de renoncer à ce projet fou. Mais pour l'heure, seule sa valise, qui avait sûrement changé d'avion plus vite que lui, allait voir l'eau turquoise de Palawan.

Dans cet immense terminal, au milieu de dizaines de voyageurs, Dom se gratta pensivement le crâne pendant de longues minutes, ponctuées de clignements d'yeux incessants. Alors qu'il regardait frénétiquement sa montre le regard inquiet, il se retourna plusieurs fois, toujours du même côté. Ça ne faisait aucun doute, il fuyait quelque chose.

Chapitre 3 : Natacha

— Comment ça je ne peux pas embarquer avec les classes *business* ? s'écria Natacha sur un ton qui n'aurait rien de bon.

— Je suis navré Madame, vous avez réservé la *business class* uniquement pour votre premier vol de Nice à Istanbul, rétorqua le jeune homme au comptoir dont les traits méditerranéens expliquaient peut-être son français plutôt bon.

Il n'en fallait pas plus pour mettre la quadra hors d'elle. Retirant son vison qu'elle posa sur sa valise cabine à ses pieds, elle remonta les manches de son pull en maille noire, comme pour se préparer au combat. Que risquait-on pour l'agression d'un personnel au sol ? Après tout, peut-être qu'en Turquie, c'était légal.

— Vous ne comprenez pas monsieur. Navrée, ma langue a dû fourcher, lança Natacha l'air légèrement condescendant. Je dois embarquer en *business*, j'ai payé pour ça. Pensez-vous vraiment que j'aurais réservé un vol de onze heures au milieu de la populace à entendre des gosses pleurer, à me prendre des coups de genoux dans le dossier et à regarder le siège C s'extasier devant un vulgaire plat de pâtes servi dans une boîte d'aluminium ?

Son visage triste et blafard malgré les couches de maquillage contrastait nettement avec son débit de paroles impressionnant et sa vivacité unique, si bien qu'elle était difficile à cerner au premier abord, et rares étaient ceux qui désiraient apprendre à la connaître. Ce qu'elle dégageait attirait autant qu'il repoussait.

— Je suis navré madame, répéta l'agent. Mais je peux vous offrir un verre d'eau pour vous rendre l'attente plus agréable ?

Il se fout de moi celui-là, il me propose d'échanger ma business hors de prix contre... un verre d'eau ? pensa-t-elle.

— Vous me proposez vraiment ça comme si c'était du *Dom Pé* ? dit-elle avant de se laisser aller à une réflexion amère. À quoi bon avoir de l'argent si c'est pour être traitée comme une vulgaire touriste ?